

EDYTA KOCIUBIŃSKA
ORCID: 0000-0002-4848-7693
Université Catholique de Lublin Jean-Paul II
ekociub@kul.pl

VISION APOCALYPTIQUE DANS
LE MICROBE DU PROFESSEUR BAKERMANN
DE CHARLES ÉPHEYRE ET *UNE INVASION*
DE MACROBES D'ANDRÉ COUVREUR

Appelée par certains critiques « fin de siècle microbique »¹, la seconde moitié du XIX^e siècle est fortement marquée par les découvertes de Louis Pasteur² et le développement de la théorie microbienne des maladies contagieuses. Rappelons, à titre d'exemple, les recherches de Gustave Philippon et son texte, *Les travaux de M. Pasteur : microbes bienfaisants et microbes malfaisants*³, qui vont inspirer de nombreux auteurs, introduisant les micro-organismes en tant que nouveaux personnages dans l'univers littéraire. Nous tenterons d'analyser brièvement – vu le caractère restreint de cette étude – la vision de la fin du monde provoquée par l'invasion des microbes et des macrobes dans les récits d'anticipation scientifique. Nous nous pencherons sur les « infiniment petits » dans la nouvelle de

¹ F. Hopkins, « Au cœur du théâtre merveilleux-scientifique : l'exemple du spectacle *Les Invisibles* ». Article publié sur *ActuSF* dans le cadre de l'Université de l'Imaginaire, 12 avril 2018 (<<https://www.actusf.com/detail-d-un-article/universite-de-l-imaginaire-fleur>> [consulté le 12/01/2022]).

² Cf. à ce sujet P. Darmon, *L'Homme et les microbes, XVII^e–XX^e siècle*, Paris, Fayard 1999.

³ G. Philippon, *Les travaux de M. Pasteur : microbes bienfaisants & microbes malfaisants*. Bibliothèque scientifique des écoles et des familles, n° 3, Henri Gautier éditeur, Paris (n.d.) (<<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k210220x>> [consulté le 12/01/2022]).

Charles Épheyre⁴ *Le Microbe du professeur Bakermann* (1890)⁵, relatant les expériences d'un scientifique qui réussit à créer une arme mortelle, le *Morti-fulgurans*, et les « infiniment grands » dans le roman d'André Couvreur⁶ *Une Invasion de Macrobes* (1909)⁷, dont le protagoniste, le professeur Tornada, transforme le *Micrococcus aspirator* en géant, le multiplie et décide d'attaquer Paris avec une armée de « soldats » gigantesques⁸.

Injustement méconnus, Charles Épheyre et André Couvreur méritent d'être redécouverts, car à la fois médecins et écrivains, ils sont des pionniers de la littérature d'imagination scientifique⁹ en France.

DES « INFINIMENT PETITS » AUX « INFINIMENT GRANDS »

La littérature accueille le nouveau personnage qu'est le microbe¹⁰ à bras ouverts et en fait un des thèmes les plus populaires du genre merveilleux-scienti-

⁴ Nom de plume du docteur Charles Richet, physiologiste français, lauréat du prix Nobel de physiologie ou médecine de 1913 pour la description de l'anaphylaxie. Cf. « Postface » par Ch. Soullignac, [dans :] *Microbes d'antan*, Ch. Soullignac (éd.), Ginko, Paris 2003, pp. 88–90.

⁵ La nouvelle a paru initialement dans *La Revue politique et littéraire*, 27^e année, t. XLV, no 4, 25 janvier 1890, pp. 101–109.

⁶ Fils de médecin (ancien interne des hôpitaux de Paris) et médecin lui-même, il obtient son doctorat en 1892. Cf. C. Demécoq, « André Couvreur et les fantaisies du professeur Tornada. Préface », [dans :] A. Couvreur, *Une Invasion de Macrobes* [1909], Éditions Ombres, Toulouse 1998, pp. 7–16.

⁷ Le roman est publié du 6 au 27 novembre 1909 dans la revue *L'Illustration* (avec des dessins d'André Devambe) et en 1910 en volume aux Éditions Lafitte.

⁸ Notons qu'André Couvreur est le créateur de deux savants fous : Caresco, un chirurgien monstrueux qui apparaîtra dans *Le Mal nécessaire* (1899) et poursuivra ses terribles expériences dans *Caresco, surhomme ou le voyage en Eucrasie* (1905) ; et Tornada, un savant redoutable qui fait sa première apparition dans *Une Invasion de Macrobes* et... y perd la vie. Ressuscité par le romancier, l'excentrique scientifique continuera ses expériences dans six autres romans : *L'Androgyne* (1922), *Le Valseur phosphorescent* (1923), *Les Mémoires d'un immortel* (1924), *Le Biocolle* (1927), *En au-delà* (1936) et *Le Cas de la baronne Sasoitsu* (1939).

⁹ C'est à Maurice Renard que nous devons la première tentative de définition du genre dans l'article « Du roman merveilleux-scientifique et de son action sur l'intelligence du progrès », publié le 6 octobre 1909 dans *Le Spectateur*, t. I, no 6, pp. 245–261. Son texte a été réédité et annoté par Émilie Pézard et Hugues Chabot dans la revue *ReS Futurae* 11, 2018, <<http://journals.openedition.org/resf/1201>> [consulté le 12/01/2022]. Cf. également les travaux récents : É. Pézard, « Le genre de Jules Verne ou de Wells ? », *COntEXTES* 21, 2018, <<http://journals.openedition.org/contextes/6558>> [consulté le 12/01/2022] ; É. Pézard, « Défense et illustration d'un genre. Le merveilleux scientifique défini par Maurice Renard (1909–1928) », *ReS Futurae* 11, 2018 <<http://journals.openedition.org/resf/1383>> [consulté le 12/01/2022].

¹⁰ Le terme « microbe » a été introduit par le chirurgien français Charles Sédillot en 1878. Cf. Ch. Sédillot, *Comptes rendus hebdomadaires des séances de l'Académie des sciences* 86, janvier–juin 1878, Gauthier-Villars, Paris, p. 634, <<https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k3043m/f670.item>> [consulté le 12/01/2022].

fique. Parmi les textes phares, il faut évoquer *Le Microbe* (1873) de Gaston Vassy ; *Mémoires d'un microbe* (1882) d'André Wiart ; *Les Microbes pacificateurs* (1887) de Pierre Sales ; *Le Microbe du professeur Bakermann* (1891) de Charles Épheyre ; *Toujours plus petits, roman scientifique* (1893) d'André Bleunard ; *Le docteur Microbius* (1903) de Fred Isly ; *Un homme chez les microbes* (1928) de Maurice Renard ; *Voyage à la capitale des microbes* (1932) d'Henri Bussillet dit Bussy-Taillefer ; *Tréponème* (1931) de Marc La Marche ; *César Langin, dictateur : roman* (1935) de Jean-Pierre Cartigny¹¹.

Après la Première Guerre mondiale, on voit paraître des récits qui présentent les dangers causés par les microbes créés dans des laboratoires pour provoquer des guerres bactériologiques¹². Évoquons, à titre d'exemple, *L'Offensive des Microbes, roman d'une guerre future* (1922), signé Professeur Motus. L'auteur imagine un docteur von Brück créateur d'une arme bactériologique, le « virus 246 », qui sert à produire des bombes lancées par des aviateurs allemands sur la France, la Belgique et l'Angleterre. Le but de cette stratégie consiste à forcer les gouvernements ennemis à capituler en échange d'un sérum antidote et d'un vaccin. Mais le virus devient impossible à arrêter et entraîne la disparition du genre humain¹³.

Les « infiniment petits » sont déjà bien installés dans l'univers littéraire quand André Couvreur décide d'y introduire, en pionnier, les « infiniment grands », sous la forme des « macrobes » élevés par le professeur Tornada. Nous tenterons donc de comparer les expériences du professeur Bakermann dans le récit de Charles Épheyre¹⁴ avec celles du professeur Tornada¹⁵ afin de montrer le danger des ambitions démesurées lorsqu'elles sont servies par une intelligence hors du commun. Les deux protagonistes, aujourd'hui tombés dans l'oubli, comptent parmi les personnages « faustiens »¹⁶ les plus pittoresques de la fin-de-siècle. Animés de désirs excentriques, ils réalisent leurs plans machiavéliques dignes des figures légendaires du panthéon des savants fous, tels l'Héraclius Gloss de Guy de Maupassant, le Cornélius Kramm de Gustave le Rouge, ou le Frédéric Lerne de Maurice Renard. Seront-ils finalement capables de détruire la race humaine, trahissant par là-même l'*ethos* de l'homme de science ?

¹¹ Cf. P. Versins, *Encyclopédie de l'utopie, des voyages extraordinaires et de la science-fiction*, 2e éd., L'Âge d'Homme, Lausanne 1984 ; S. Lehman (éd.), *Chasseurs de chimères : l'âge d'or de la science-fiction française*, Omnibus, Paris 2006 ; G. Costes, J. Altairac (éds), *Rétrofiction : encyclopédie de la conjecture romanesque rationnelle francophone, de Rabelais à Barjavel, 1532–1951*, Encrage, Amiens/Les Belles Lettres, Paris 2018.

¹² N. Vas-Deyres, *Ces Français qui ont écrit demain : utopie, anticipation et science-fiction au XX^e siècle*, Champion, Paris 2013.

¹³ Cf. G. Costes, J. Altairac, *op. cit.*, p. 1482.

¹⁴ Ch. Épheyre, *Le Microbe du professeur Bakermann* [1890], [dans :] *Microbes d'antan*, Ch. Soullignac (éd.), Paris, Ginko 2003 (MPB).

¹⁵ A. Couvreur, *Une Invasion de Macrobes* [1909], Éditions Ombres, Toulouse 1998 (IM).

¹⁶ Cf. H. Machinal (dir.), *Le savant fou. Nouvelle édition*, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2013, <<http://books.openedition.org/pur/52884>> [consulté le 12/01/2022].

RÊVE DE GLOIRE *VERSUS* RÊVE DE VENGEANCE

Commençons par comparer les défis que les deux protagonistes lancent à la science. On verra qu'ils sont poussés par des objectifs totalement opposés, mais moralement ambivalents, voire condamnables dans les deux cas. L'action du *Microbe du professeur Bakermann* (1890), sous-titré *Récit des temps futurs*, se déroule en 1935 en Allemagne, au moment où la science microbienne effectue de spectaculaires progrès dans la lignée des travaux de Pasteur :

[...] les problèmes les plus difficiles avaient été éclaircis ; les questions les plus obscures, résolues ; plus de maladie qui n'eût son microbe, étiqueté, classé, emmagasiné. On connaissait la figure, les mœurs, les habitudes, les goûts de tous les microbes terrestres, marins, aériens, et la science des microbes était devenue, dans toutes les universités, la base de la médecine (MPB, 32).

Le héros du récit, Herman Bakermann, se passionne dès son plus jeune âge pour la science des microbes. Devenu professeur à l'université de Brunnwald, il installe le laboratoire de ses rêves et se consacre à ses recherches « au milieu de ses flacons et ses bouillons de culture, entouré des virus les plus puissants et les plus délétères » (MPB, 33). Soulignons que pour ne pas être infecté par ses virus, il se livre à une série de vaccinations, ce qui le rend à peu près invulnérable. Afin de pouvoir s'adonner aux expériences des plus dangereuses, il aménage à l'extrémité de son laboratoire une pièce qu'il appelle la *chambre infernale*, dont l'accès est interdit à ses collaborateurs. Le biologiste n'a qu'un seul désir : trouver le moyen de rendre malfaisants les microbes inoffensifs et créer un virus assez fort pour tuer en une heure, de manière à ce que nul être vivant ne puisse en réchapper¹⁷. Il travaille en secret dans son laboratoire, tel un alchimiste, essayant de créer une recette qui lui permettra de cultiver un pathogène invincible. Sa passion le rend aveugle aux conséquences possibles de sa découverte, il ne songe qu'à obtenir la gloire et la reconnaissance en tant que génie de la médecine.

Quant au professeur Tornada, le héros d'*Une Invasion de Macrobes* (1909), ses ambitions sont tout à fait différentes. En proie à un rêve de vengeance, il n'a qu'un seul désir : prouver qu'on a injustement méconnu ses mérites dans le développement de la science des microbes. Lors d'une soirée organisée par le biologiste Vernet, Jean Gérard, chef de laboratoire à l'Institut Pasteur et narrateur du roman, dessine le portrait suivant du mystérieux scientifique¹⁸ :

[...] un savant aussi original que riche ; un travailleur à l'écart, dont les recherches, vers quelque branche de la science qu'il les ait dirigées, ont toujours été marquées au coin du génie. On s'en défie, et on l'admire. Il s'est occupé successivement de télépathie, de problèmes sur les forces ignorées, de biologie, d'astronomie, de tout ce qui touche à l'occulte (IM, 18).

¹⁷ Sur le travail menant à la découverte des microbes tueurs, voir B. Latour, *Les Microbes. Guerre et paix* suivi de *Irréductions*, Pandore, Paris 1984, pp. 51–54.

¹⁸ Voir à ce sujet J.-L. Boutel, « Le Professeur Tornada » Un Excentrique Savant Dans L'œuvre de André Couvreur !, *Le Chasseur des Chimères. Le Blog des Amateurs d'Imaginaire Ancien*, <<http://merveilleuxscientifiqueunblogfr.unblog.fr/2010/04/28/le-professeur-tornada-un-excentrique-savant-dans-loeuvre-de-andre-couvreur>> [consulté le 12/01/2022].

Ainsi, le protagoniste incarne, selon une très belle formule de Jules Verne, « un microcosme, un composé de toute la science et de toute l'intelligence humaine ! »¹⁹. Jean explique que Tornada a découvert un certain microbe vivant dans les milieux alcalins, le *Micrococcus aspirator*, et s'est fait connaître grâce à un mémoire consacré aux *Développements anormaux des êtres favorisés par les milieux de culture*, présenté à l'Académie des sciences et accueilli comme « l'œuvre d'un maniaque, qui se fût livré à une fantaisie darwiniste ». D'après cet ouvrage, on pourrait « transformer, accroître extraordinairement certains êtres organisés, tels que des microbes, par exemple, rien qu'en les plaçant dans des conditions de vie, de nutrition, appropriées à leur développement » (IM, 19). Et c'est justement à cause de la peur que provoquent ses travaux extravagants et inédits, menés dans l'isolement, que sa candidature au fauteuil de l'Académie des sciences a été rejetée. Profondément blessé dans son orgueil, le scientifique décide de disparaître en jurant de se venger. Or, comme on peut s'en douter, personne ne prend ses propos au sérieux, on les traite comme des déclarations de savant fou, qui a perdu la raison au point de s'imaginer capable de défier le Créateur.

EURÉKA !

Après de longues tentatives et recherches, les deux savants réussissent à réaliser leurs rêves en exploitant impunément les acquis de la science pour devenir des malfaiteurs de l'humanité. Ce qui frappe dans le portrait du professeur Bakermann, c'est qu'il cache parfaitement son double visage. Personne ne soupçonne que ce jovial scientifique travaille à la création d'une arme mortelle. Or, ce Janus bifrons cherche bel et bien à exploiter ses expériences à des fins néfastes sous le couvert de la science. Pendant ses cours, il dévoile aux étudiants certains détails de ses recherches, en expliquant que les besoins, les lois qui gouvernent le monde des infiniment petits ressemblent aux lois qui régissent le monde des hommes :

Nous nous portons d'autant mieux que notre alimentation est plus savante et plus compliquée. Eh bien ! Les microbes ont les mêmes besoins que nous. Donnons-leur une nourriture très mélangée et très riche, et nous les rendrons de plus en plus vigoureux, c'est-à-dire énergiquement malfaisants ; car la vigueur d'un microbe se mesure à sa force destructive (MPB, 35).

Aussi tous les soins du professeur se concentrent-ils sur la préparation de bouillons de culture riches en ingrédients les plus variés, son dernier succès consistant à faire entrer dans le bouillon quatre-vingt-sept substances alimentaires différentes. C'est grâce à cette potion presque magique et à certaines manipulations électriques dont il a le secret que le biologiste réussit à transformer profondément un microbe vulgaire, le microbe du beurre rance. « En le soumettant à toute une succession de cultures compliquées, il en avait fait un microbe épouvantablement méchant » (MPB, 36) qu'il a nommé *Morti-fulgurans*, *Bacillus morti-fulgurans*.

¹⁹ J. Verne, *L'Île mystérieuse*, I, IX, Hachette, Paris 1955, p. 102.

Le microbe s'avère être très résistant, insensible aux variations climatiques comme aux vaccins, capable de provoquer une guerre bactériologique²⁰.

En ce qui concerne la découverte de Tornada, c'est vers la fin du roman que nous découvrons comment il a réussi à transformer le microbe qu'il a découvert, le *Micrococcus aspirator*, en macrobe géant. Remarquons la joie qui l'accompagne quand il parle de sa culture :

J'ai cultivé dans des milieux spéciaux, tout à fait appropriés à leur croissance, des animalcules microscopiques découverts par moi dans le bicarbonate de soude. J'avais l'idée qu'ils s'y développeraient anormalement ; et que je pourrais rapidement leur faire subir, en les soumettant à des régimes appropriés d'air, de lumière, de nourriture, et d'exigences sociales – oui, d'exigences sociales aussi, car un chimiste doit se doubler d'un sociologue – j'avais l'idée, dis-je, que je pourrais leur faire subir en un an les transformations que le darwinisme attribue à des siècles d'évolution. [...] Si vous saviez, quelle volupté !... Chaque jour, je les voyais grossir, grandir ; et ma joie grandissait aussi !... (IM, 213)

La culture du *Micrococcus aspirator* présentée dans le mémoire de Tornada est minutieusement examinée à l'Institut Pasteur. Jean décrit ainsi les animalcules d'une forme qui lui est inconnue, grossis mille fois sous le microscope : « ils présentaient une partie centrale enflée, avec des extrémités semblant, l'une la queue, l'autre la tête, cette dernière assez prolongée, et douée de quelques mouvements vibratiles » (IM, 30–31). Bien que les chercheurs suivent rigoureusement le protocole de Tornada, ils ne réussissent pas à faire grossir le microbe et décident d'en abandonner la culture.

Les dernières pages du roman nous dévoilent la pièce du puzzle qui manquait aux scientifiques de l'Institut Pasteur. Afin de convoquer les macrobes, Tornada se sert d'un signal d'alerte spécial qui les fait accourir, à savoir un signe lumineux qui leur rappelle la lumière originelle. Ainsi, Jean découvre le secret du sinistre savant : « Tornada s'était servi d'une lumière rouge-orange pour cultiver ses micro-organismes ; et c'était la raison, sans doute, pour laquelle les expériences entreprises à l'Institut Pasteur, faute de ce détail, avaient manqué » (IM, 215). Pourquoi Tornada a-t-il caché ce détail dans son travail présenté à l'Académie ? Avait-il lui-même peur de la créature qu'il avait engendrée ? Était-il conscient de sa puissance et voulait-il garder ce secret pour l'exploiter afin de se venger, dans le cas où l'Académie le rejetterait ? Ce ne sont que des hypothèses, mais comme on le verra par la suite, il sera fasciné par la férocité et la voracité de ses macrobes, ainsi que par leur invulnérabilité.

ATTAQUE FORTUITE, ATTAQUE PRÉMÉDITÉE

Dans le cas de l'invasion des microbes, nous avons affaire à une attaque qui advient par hasard. Au moment où nous rencontrons le professeur Bakermann, il

²⁰ Cf. N. Gualde, *Les microbes ont aussi une histoire. Des épidémies de peste aux menaces de guerre bactériologique*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2003.

vient tout juste de faire sa découverte et décide de la fêter en l'annonçant à ses amis. Rien ne laisse présager que son microbe provoquera une épidémie qui entraînera la destruction de l'humanité²¹. Suite à une maladresse de Madame Bakermann qui, cherchant des preuves de l'infidélité de son mari, s'est immiscée à son insu dans le laboratoire et a cassé accidentellement une fiole, le microbe s'évade et commence à semer la mort. Selon le docteur Rothbein, appelé pour examiner l'épouse du professeur, il s'agit d'une maladie extrêmement rare qu'on ne rencontre presque jamais en Europe, le Koussmi-koussmi du Dahomey, dont « les symptômes sont éclatants : la soudaineté du début, la pâleur de la face, la dilatation des pupilles, les spasmes, le refroidissement, la torpeur » (MPB, 46).

Le professeur Bakermann assiste en silence à l'horrible agonie de sa femme, tout en sachant que le diagnostic du docteur Rothbein est faux et que ses souffrances sont provoquées par le *Morti-fulgurans*. Ce spectacle morbide n'éveille en lui aucun remords, aucun regret. Victime de son obsession de créateur, il a du mal à cacher la fierté que lui inspire son génie, il ne peut s'empêcher d'admirer avec tout l'orgueil d'un artiste, la marche conquérante de son microbe. Dès qu'il a pénétré, il triomphe. En trois heures, tout est fini. D'abord le système nerveux, puis la respiration, puis la température, puis le cœur. C'est méthodique, ponctuel, inexorable. Ni la quinine, ni la morphine n'y peuvent rien. Ah ! oui, certes ! le *Morti-fulgurans* est vivace et irrésistible, et toutes les drogues des médecins ne le démoliront pas (MPB, 48).

L'artiste qui sommeille en Bakermann commence à réfléchir sur son rôle. Il est conscient de ne pas pouvoir arrêter la propagation du microbe, qu'il n'existe aucun vaccin qui puisse enrayer l'épidémie. C'est une monstruosité qui dépasse tout ce qu'on peut concevoir : le microbe est invincible et sa propagation dans le monde le rendra de plus en plus fort et vigoureux. L'espèce humaine, reculant devant lui, sera forcée de disparaître. Mais ce qui attriste le plus le biologiste allemand, c'est qu'il est trop tard pour... en revendiquer la gloire, ce qui le condamne à l'anonymat dans les générations futures. Comme le note avec une ironie perçante le narrateur, la seule chose qui le console, c'est qu'il n'y aura probablement pas de générations futures...

Les visions apocalyptiques qui naissent dans la tête du professeur Bakermann sont semblables à celles de l'esprit malade de Tornada, à la différence que, pour savourer pleinement sa vengeance, celui-ci annoncera son plan avant de lâcher sur le monde son armée de macrobes. Son apparition soudaine détruit l'ambiance paisible de la soirée organisée par Vernet : il y débarque inopinément, tel Méphistophélès en personne²². Il bouleverse les invités qui s'attendent, non sans raison,

²¹ Au sujet des épidémies, voir notamment N. Gualde, *Les Épidémies racontées par la littérature*, L'Harmattan, coll. « Acteurs de la science », Paris 2016 ; V. Adam, L. Revol-Marzouk (dir.), *La Contamination : lieux symboliques et espaces imaginaires*, Classiques Garnier, coll. « Rencontres », Paris 2013.

²² « C'était un petit bout d'homme simiesque, dont on ne remarquait d'abord que la barbe noire, si fournie qu'elle s'allongeait en deux tortillons très soignés jusqu'au niveau des jambes. Par

à une catastrophe, car ils remarquent les nombreux tics qui secouent à tout propos la tête, les bras et les jambes de « cet extérieur hoffmannesque » (IM, 25)²³. À minuit, au premier coup de la pendule, le scientifique fait un bond sur le canapé et déclare : « Dans une heure, j'ouvre la porte, et l'on part, l'on part !... En route, mes gentils macrobes !... En route !... Régalez-vous ! Il y a de la chair ! il y a du sang !... de la chair, et du sang !... » (IM, 25). Le lendemain, Jean reprend ses activités ordinaires au laboratoire de l'Institut Pasteur, mais sa sérénité se dissipe le soir, lorsque le crieur annonce une édition spéciale du *Parisien* apportant une nouvelle inquiétante : « *Un phénomène scientifique !... un danger public !... l'apparition d'animaux géants, mangeurs d'hommes, près de Mantes !* » (IM, 33).

Poussé par sa curiosité de scientifique, il décide de vérifier si le fait rapporté par le journal n'est pas un simple canular. Sa première rencontre nocturne avec les macrobes le laisse stupéfait, les impressions qu'il en retient restent encore assez vagues, mais il soupçonne déjà que l'invasion annoncée par le savant démoniaque n'était pas une invention de son esprit malade. Les observations effectuées le jour suivant depuis un dirigeable permettent de confirmer l'hypothèse que les monstres forment toute une armée de microbes géants, reproduisant dans des proportions colossales (trente mètres de haut, sur dix de large et cinquante de long), le *Micrococcus aspirator* des milieux alcalins décrit et conçu par Tornada. Jean constate que leur carapace est « constituée par des écailles imbriquées les unes dans les autres, et d'une forme si harmonieuse » qu'il est persuadé que ces « écailles, durcies par leur culture spéciale, représentent les cellules d'un tégument » (IM, 99), impossibles à observer sous un microscope de l'époque. Ce qui étonne le protagoniste, c'est le raffinement de la construction du corps. La surprise provoquée par cette merveille de la nature, l'envie de l'analyser de plus près s'avère plus forte que la peur. Le fragment cité trahit aussi une réelle fascination du scientifique qui ne cache pas son admiration face à l'œuvre de son collègue, même si cette invention s'avère destructrice et sème partout la mort.

VISIONS APOCALYPTIQUES DES INVASIONS MICROBIENNE ET MACROBIENNE

Les deux récits décrivent l'hécatombe prévue, entraînant le chaos, la terreur et la peur de la fin du monde. Il est donc intéressant de se pencher un instant sur ces

contre, la tête était presque totalement chauve ; et le crâne poli permettait de remarquer la conformation anormale de la tête, qu'on eût dite pétrie à la diable, ondulée de bosses excessives qui devaient loger une intelligence particulière » (IM, 23).

²³ Le site des passionnés du merveilleux scientifique « Sur l'autre face du monde » présente l'intégrale des cinq illustrations réalisées par André Devambe pour « Une Invasion des Macrobes » (<<http://www.merveilleuxscientifique.fr/album-photos/couvreur-andre-une-invasion-de-macrobes>> [consulté le 12/01/2022]).

visions cauchemardesques. Cependant, il serait vain de chercher dans ces deux scénarios de l'effondrement les germes d'un autre monde possible, comme c'est le cas dans les fictions analysées par Jean-Paul Engélibert²⁴. Dans la ville de Brunwald, l'épidémie éclate partout, le journal de la localité annonce l'apparition d'une catastrophe foudroyante : « Le mal débute soudainement, et il tue en quelques heures, déjouant toutes les ressources de la thérapeutique » (MPB, 51). On répand sur la ville des torrents d'acide phénique, pulvérisés dans les rues par des pompes à vapeur, mais aucun remède n'entrave la marche du fléau qui commence à se propager en Europe. Le télégraphe transmet des nouvelles effrayantes : « 45 329 décès à Berlin, 7 542 à Vienne, 4 673 à Munich ; à Paris, déjà 54 376 décès et 58 359, à Londres ! Bref, en Europe il y avait déjà, en tout, 684 539 décès » (MPB, 62)²⁵.

On croit que la fin du monde vivant est en train de se produire, on observe des comportements désespérés : « un grand nombre d'individus, préférant une mort rapide aux angoisses d'une douloureuse et invincible maladie, s'étaient tués [...] » (MPB, 65). L'activité des pays est bouleversée, voire suspendue, tout comme les voyages, mais personne n'est capable d'enrayer l'épidémie. C'est alors que les pires instincts commencent à se réveiller : « La sauvagerie humaine, latente en nous tous, avait repris le dessus. Le monde civilisé, si fier de sa civilisation, était redevenu barbare comme aux premiers temps de l'humanité. On reculait à l'époque de la pierre polie, même au-delà » (MPB, 65).

Dans le cas de l'invasion des macrobes, les journaux sèment une « infodémie », ce qui a pour effet de terrifier les habitants de la capitale :

[...] les monstres possèdent une sorte de cloaque disposé sous leur abdomen, qui s'entr'ouvre pour absorber leur pâture. Celle-ci, une fois introduite en eux, est broyée, triturée, vidée de tous ses éléments nutritifs ; tandis que les substances non alimentaires – la cuirasse, par exemple, il est vrai que c'est assez indigeste – ces substances [...] sont expulsées par le même cloaque qui bâille à nouveau pour les rejeter (IM, 84).

En dépit des descriptions contradictoires sur leur origine, leur forme, leur taille, leur couleur, les relations s'accordent à reconnaître la voracité des macrobes et leur goût pour la chair humaine. Les monstres semblent être invulnérables, miraculeusement immunisés par la nature et leur créateur. L'armée et ses nouvelles technologies, telle la mélinite, sont peu efficaces, les projectiles ricochent sur la carapace des monstres. Tout semble perdu, la vision de la capitale saccagée par les

²⁴ J.-P. Engélibert, *Fabuler la fin du monde. La puissance critique des fictions d'apocalypse*, Éditions La Découverte, Paris 2019.

²⁵ La lecture de la nouvelle dirige nos pensées vers la pandémie de COVID-19, qui a d'ailleurs inspiré de nombreux chercheurs à approfondir cette question du fléau dans la littérature. Citons, à titre d'exemple la publication la plus récente : Ch. Becker, C. Hougue (dir.), *La Pandémie en science-fiction*, Books on Demand, Paris 2021, et le projet virtuel « Corona Fictions », rassemblant les fictions pandémiques écrites en langues romanes (<<https://www.tugraz.at/projekte/cofi/home>> [consulté le 12/01/2022]).

gigantesques créatures est terrifiante. Les descriptions de Couvreur exposent des peurs difficiles à maîtriser :

[...] les macrobes accouraient de toutes parts ; leurs masses grisâtres surgissaient ; leurs bonds prodigieux emplissaient chaque coin de l'horizon, puis s'abattaient sur le tas nourricier ; tandis que leur trompe avide, tournoyante, mugissante, entamait la foule. Ah ! fuir, fuir encore !... Hélas ! nous n'en avons plus la possibilité, la cohue nous paralysait, nous glaçait de son épouvante, de la suspension même de ses gestes fratricides (IM, 148).

On sent le souffle zolien dans les descriptions apocalyptiques de la capitale envahie par les microbes géants. Leur attaque paralyse la ville, les hordes maléfiques détruisent et engloutissent tout sur leur passage. De plus, les deux textes analysés montrent aussi l'évolution des sentiments qui animent Bakermann et Tornada, déchirés entre leur fierté de créateur et le réveil d'une culpabilité provoquée par le nombre de victimes dont ils sont responsables.

SACRIFICE(S) DES SAVANTS ?

En analysant les péripéties des personnages, on ne peut s'empêcher de remarquer une certaine sympathie des auteurs pour leurs deux savants fous. Médecins eux-mêmes, ils cherchent à expliquer leurs comportements illogiques en leur attribuant des qualités de génies qui osent rivaliser avec le Créateur, en en faisant des victimes solitaires qui n'ont pas hésité à sacrifier leur vie au nom de la science. Cette quête, toutefois, les aveugle à tel point qu'ils ne sont plus capables d'arrêter la catastrophe qu'ils ont provoquée. Il est d'ailleurs trop tard pour réparer leurs torts.

Rappelons tout d'abord le combat intérieur qui se livre dans l'âme de Bakermann. « Jamais peut-être un mortel n'avait senti peser sur lui une responsabilité si lourde, si écrasante. Encore si un aveu solennel devait empêcher le mal !... » (MPB, 53). La voix de la conscience s'avère plus forte, Bakermann sait parfaitement qu'il est l'unique cause de l'épidémie. Il décide de « boire le calice jusqu'à la lie » (MPB, 57) et d'avouer son crime à un ennemi mortel, le professeur Hugo Krankwein. Il se rend compte que par cette démarche, il pourra arrêter la propagation de son microbe : cultivé sur de l'électricité négative, l'électricité positive devrait le tuer immédiatement. Il est intéressant de noter, comme l'a d'ailleurs fait Alexandre Marcinkowski, que ce n'est pas la vaccination qui sauvera les vies, mais l'électricité²⁶.

Le professeur Bakermann colle une immense affiche annonçant qu'il guérit le Koussmi-koussmi ; il emploie cette appellation « par une lâche condescendance à l'opinion commune », mais non sans amertume, car il regrette le terme de *Morti-fulgurans*, « qu'il avait choisi lui-même avec amour » (MPB, 59). Il obtient

²⁶ A. Marcinkowski, « La bande à bacilles. La belle époque des agents pathogènes dans la littérature scientifique », [dans :] Ch. Becker, C. Hougue (dir.), *op. cit.*, p. 10.

ainsi la gloire tant désirée, on le couvre d'honneurs pour le remercier. Cependant, quand le nom de Koussmi-koussmi est prononcé en sa présence, il est contrarié, car ce nom cache l'existence de son microbe. Dans la scène finale, nous apprenons qu'il « se console un peu, en cherchant à faire un meilleur *Morti-fulgurans*, plus vigoureux, plus invincible que le premier, et dont ni l'électricité, ni aucune médication, connue ou inconnue, ne pourront combattre les irrésistibles effets » (MPB, 69). Sa créature est pour lui plus importante que le sort de milliers d'êtres humains, le biologiste bascule donc dans une sorte de folie mégalomaniaque.

Contrairement au professeur Bakermann, le héros de Couvreur ne survivra pas à sa création. Lorsque les macrobes se couchent dans le lit de la Seine, le fleuve déborde et inonde l'abri où se cachent Jean et sa fiancée, affamés et exténués. Ils manquent d'abord de se noyer, quand tout à coup, ils reconnaissent le savant à bord d'un canot léger : « le dieu des macrobes, leur créateur, leur inspirateur, si néfaste à l'Humanité !... » En effet, il s'agit de Tornada, « au comble de sa folie, excursionnant en Seine, pour goûter sans doute, dans le spectacle de son œuvre dévastatrice, l'intense volupté qu'éprouvent les déments à la réalisation de leur crime » (IM, 206). Le scientifique les hisse sur son canot et, tourmenté par le désastre, commence à éprouver des remords. Comme son désir de vengeance ne visait que sur les savants méprisants qui l'avaient moqué, il envisage de mettre un terme à la catastrophe et de tuer ses macrobes en leur injectant une solution acide :

Il pleurait. Détruire ainsi son œuvre, pour un sourire reconnaissant d'enfant, n'était-ce pas un sacrifice dont il fallait apprécier dans une certaine mesure la grandeur ? Suzanne ne lui enlevait-elle pas le témoignage de son génie ? N'était-ce pas son cerveau qu'elle lui arrachait, en même temps qu'elle le forçait à éteindre sa création ? (IM, 218)

Après avoir tué ses monstres, le savant demande pardon à Suzanne, mais celle-ci est prise d'un sursaut de répulsion au souvenir des horreurs qu'elle a vues. Tornada se donne la mort dans un acte de désespoir, ayant compris qu'il avait commis des crimes irréparables. Malgré tout le mal que ses créatures ont provoqué, peut-on le juger uniquement comme un scélérat, digne de damnation ? La réponse n'est pas univoque, revenons au monologue du biologiste Vernet qui défend âprement son collègue :

Comment ! un homme a eu des conceptions assez vastes pour dépasser l'œuvre du temps, et vous me blâmez d'en contrôler les effets avec ce que j'ai sous la main ? [...] Je suis libre d'admirer !... Je suis maître de mes cultes !... Le Mal a sa grandeur, sa beauté aussi !... et je me révolte, à la fin, de constater que vous n'appréciez pas comme moi la puissance créatrice d'un cerveau qui jette ce défi à la nature !... Car il a créé, on peut le dire ! Tandis que nous, les savants, nous nous contentons de traduire et de déduire, il a créé, lui, Tornada, tout d'un bloc, une vie formidable !... (IM, 110)

Ainsi, Couvreur nous propose une interprétation qui empêche de trancher entre les deux aspects du personnage ; en tout cas, il refuse de le condamner, puisqu'il justifie ses recherches. Son savant maîtrise parfaitement la science, mais ce qui l'a perdu, c'est de s'être laissé envahir par le désir de vengeance – dilemme qui hantera de nombreux héros de la littérature ou du film de science-fiction,

comme Rotwang, le héros de *Metropolis*²⁷. En effet, l'écrivain n'a pas pu s'empêcher d'exprimer son admiration pour le génie du scientifique qui a défié la nature et a gagné son pari²⁸.

CONCLUSION : LA SCIENCE EN PROCÈS ?

On voit par ce qui précède que le récit de Charles Épheyre et le roman d'André Couvreur dressent des tableaux de visions apocalyptiques exceptionnelles. Malgré leurs dénouements opposés, on retrouve certains points communs : la même impuissance des autorités devant la soudaineté de l'invasion, « l'infodémie » pratiquée par les journaux, l'insouciance puis la panique des foules, l'amertume de la découverte de la vulnérabilité de l'homme face au pouvoir meurtrier de la nature. Les écrivains savent habilement alterner le suspense et la crainte en ébranlant ou en renforçant la foi dans le pouvoir de la science :

Non, il n'était pas possible que le siècle qui, pour transporter le monde, utilisait avec tant d'aisance l'électricité ; qui défiait la distance en maniant la vapeur, perfectionnait la destruction en inventant des armes effroyables, et avait raison de l'air et de l'eau avec le simple usage d'une hélice au service du pétrole, il n'était pas possible que ce siècle ne fût pas en mesure de répondre à un envahissement d'animaux sortis d'une éprouvette de laboratoire (IM, 71–72).

Et pourtant, ce « siècle du progrès »²⁹ s'avère démuné, vaincu et soumis à la grâce et aux caprices des scientifiques qui se laissent envahir par un désir de gloire ou de vengeance au lieu de travailler au bonheur de l'humanité. Comme le note Jean-Marie Seillan, « Richet [Épheyre] ne pratique plus l'écriture littéraire pour agrémenter des valeurs morales reconnues ; homme de science, il y recourt pour douter de la science ; esprit rationaliste, il s'interroge sur l'irrationalité de nos vies et sur la part d'inconnu, voire d'inconnaissable qu'elles renferment »³⁰. L'histoire du professeur Bakermann illustre sur un ton humoristique – et dramatique en même temps –, le danger que représente l'ambiguïté morale de la recherche scientifique. Quant aux expériences du professeur Tornada, Couvreur les condamne d'une part, mais d'autre part son roman est sous certains aspects un magnifique éloge du savant, une sorte d'hommage à la puissance du génie. Pourtant, comme le remarque Jacques Noiray, « toute œuvre scientifique commence par Prométhée et finit par

²⁷ *Metropolis* (1927), un film de science-fiction allemand réalisé par Fritz Lang.

²⁸ On pourrait évoquer ici le pari d'Edison d'*Ève future* de Villiers de l'Isle Adam. Son androïde a péri dans un naufrage, mais il a gagné – il a donné au monde une Ève parfaite.

²⁹ Voir à ce sujet : C. Barel-Moisan, A. Déruelle, J.-L. Diaz (dir.), *Le XIX^e siècle au futur. Penser, représenter, rêver l'avenir au XIX^e siècle*, Actes du VII^e Congrès de la SERD, 2018, <<https://serd.hypotheses.org/le-xixe-siecle-au-futur>> [consulté le 12/01/2022].

³⁰ J.-M. Seillan, « Charles Richet : la science tentée par l'écriture littéraire », [dans :] J. Van Wijland (éd.), *Charles Richet (1850–1935) : L'exercice de la curiosité*, Presses universitaires de Rennes, Rennes 2015, pp. 113–129, <<http://books.openedition.org/pur/88567>> [consulté le 12/01/2022].

Satan, par une dégradation nécessaire. [...] Le savant est, de toutes les formes du génie, la plus encline à la folie, parce que c'est la plus menacée par les fantasmes de la puissance »³¹.

La question lancinante que soulève la lecture de ces deux textes reste donc plus que jamais d'actualité : jusqu'où faut-il laisser le pouvoir aux hommes de science ? Comme le montrent les destins analysés, le rêve de gloire ou de vengeance peut s'avérer plus fort que la raison, plus important que le sort du genre humain. Qu'il s'agisse d'un accident de laboratoire ou d'une attaque préméditée, les deux protagonistes n'hésitent pas à exploiter leur génie et le progrès de la science pour poursuivre leurs ambitions égoïstes, même si cela conduit à l'anéantissement de l'humanité. Message prémonitoire ? À méditer.

THE APOCALYPTIC VISION IN CHARLES ÉPHEYRE'S
LE MICROBE DU PROFESSEUR BAKERMANN
AND ANDRÉ COUVREUR'S *UNE INVASION DE MACROBES*

Abstract

The end of the 19th century is strongly marked by the discoveries of Pasteur and the development of the germ theory of contagious diseases. Our paper briefly presents the introduction of microbe into scientific-marvelous novels, and then analyzes its attack in Charles Épheyre's short story, *Le Microbe du professeur Bakermann* (1890), as well as the unexpected appearance of macrobes in André Couvreur's novel, *Une Invasion de Macrobes* (1909). Professors Bakermann and Tornada are reminiscent of demiurges caught up in the frenzy of glory and power. Will they finally be able to destroy the human race, thereby ruining the ethos of a scientist? We will attempt to parallel their destinies in order to show the danger posed by excessive ambitions combined with uncommon intelligence. Fallen unjustly into oblivion, both texts deserve to be rediscovered due to the exceptional apocalyptic vision which they depict.

Key words: microbe, macrobe, Charles Épheyre, André Couvreur, scientific-marvelous novel, mad scientist.

Mots-clés : microbe, macrobe, Charles Épheyre, André Couvreur, roman merveilleux-scientifique, savant fou.

³¹ J. Noiray, « Figures du savant », *Romantisme* 28, 1998, pp. 156 et 157. DOI : 10.3406/roman.1998.3296 [consulté le 12/01/2022]. Voir aussi G. Ponnau, *La Folie dans la littérature fantastique*, PUF, Paris 1997 ; *Les savants fous : romans et nouvelles*, Presses de la cité, Paris 1994.